

La Maison-Dieu, 122, 1975, 142-162.

Louis RÉTIF

POUR UNE EXISTENCE CHRÉTIENNE SIGNE DE SALUT DANS LE MONDE DE CE TEMPS

*« Le premier point de repère de la foi n'est pas, pour l'homme d'aujourd'hui, la célébration des sacrements, c'est l'existence des chrétiens ... c'est aussi le témoignage que porte l'Eglise dans son ensemble * . »*

C'EST en témoin et non en enseignant que j'interviens, par une approche inspirée de l'expérience poursuivie plus de dix ans, aux quatre coins du monde, de l'Inde à l'Afrique, des pays de l'Est à l'Amérique, sans compter les ministères en divers diocèses de France.

Parmi les rumeurs d'un monde contrasté et violent, en cette Eglise aux cent visages¹ les questions d'hier et d'aujourd'hui prennent un relief nouveau. Des solutions s'ébauchent parfois, dans le pressentiment d'un avenir qu'il nous appartient de promouvoir, dans le réalisme de la foi vécue en communauté d'espérance.

* Mgr R. Coffy dans : R. COFFY et R. VARRO, *Eglise, signe de salut au milieu des hommes* [Eglise-sacrement. Rapports présentés à l'Assemblée plénière de l'Episcopat français, Lourdes 1971], Paris: Centurion, 1972, p. 67.

1. J'ai donné mon témoignage sur ce thème dans : L. RÉTIF, *J'ai vu naître l'Eglise de demain*, Paris: Ed. Ouvrières, 1971 ; Id., *Les incroyants ont bousculé ma foi*, Paris: Centurion, 1972.

Selon un vieil adage théologique, « l'Eglise commence par vivre. Elle croit ce qu'elle vit, et ce n'est qu'au terme qu'elle définit ce qu'elle croit ». Mais faute de discernement et d'analyse objective, il est des expériences authentiques qui ont été sans lendemains. En cette heure de vérité, il importe de prendre la mesure des conséquences de la « révolution culturelle » qui opère conjointement un déplacement de l'athéisme et une mue de l'existence chrétienne.

Pour introduire aux données nouvelles d'une évangélisation fondamentalement sacramentelle, nous nous proposons deux approches : celle du chrétien-engagé à la recherche du signe qui authentifie son action, celle du « tout-venant » qui demande à l'Eglise de sacraliser les grands moments de sa vie. Au point de rencontre de ces deux approches la sacramentalité de la vie révèle à l'homme qu'il est plus grand que lui-même.

I. UN PASSÉ SIGNIFICATIF

Le mouvement religieux en France

L'évolution du rapport « évangélisation-sacramentalisation » est significative, en France, du mouvement religieux qui va des abords de la Libération au Concile et du Concile au Synode de 1974. Ceux qui ont vécu cette longue marche en Eglise peuvent attester du sens de la trajectoire pastorale qui poursuivait une course apparemment cahotique, à l'image des remous de la civilisation où elle s'inscrivait.

Dans les années 1940, à Colombes, avec les Pères Michonneau et Thivollier, notre projet initial, avant tout pastoral et missionnaire, donnait une priorité à l'évangélisation, progressivement en symbiose avec une pastorale liturgique et sacramentelle renouvelée.

Seul un nouveau visage de l'Eglise locale — renouvelée aussi en ses célébrations — pouvait rendre crédible notre projet : action collective de quartier, présence de communautés chrétiennes au travail et de prêtres-ouvriers, en liaison avec l'Action catholique spécialisée, étaient fonction de décisions concertées.

Une rumeur d'Evangile, comme un vent dont on ne sait d'où il vient, se répandait aux alentours en raison du travail convergent de secteurs trop habituellement isolés les uns des autres.

A la même époque, des voix autorisées faisaient part de leurs

diagnostics ou rappelaient opportunément des vérités fondamentales pour l'intelligence du mystère chrétien. Nous ferons simplement état de quelques témoignages les plus significatifs.

Le Cardinal Suhard, dont le rôle fut vraiment prophétique, donnait la mesure du changement en cours :

« C'est un véritable travail de renoncement intellectuel qu'appelle la christianisation d'un monde nouveau. Nous avons et nous aurons beaucoup de peine à sortir des cadres tracés, d'une façon légitime à cette époque, par une théologie qui ne pouvait tirer ses inductions que du fait chrétien. »

Quant au Père Congar, dès 1943, il évoquait une liturgie qui n'a pas sa fin en elle-même.

« La liturgie n'est pas une chose en soi. Le culte de Dieu n'est pas accompli s'il est fait dans une célébration même parfaite, de rites même sacramentels. Il n'est accompli en vérité que lorsqu'il a eu dans les hommes eux-mêmes sa *res*, sa vérité ... Quand on a compris cela, on sait qu'aucune liturgie ne mérite vraiment qu'on lui donne sa peine, qui ne s'accomplirait finalement, ou ne pourrait réellement s'accomplir dans l'intelligence et le cœur des hommes². »

C'était déjà l'ébauche de la Constitution conciliaire sur la liturgie, une réconciliation du rite et de la vie.

La même année, le livre-choc des Pères Godin et Daniel, *France, pays de mission ?* donnait à l'évangélisation des temps nouveaux sa véritable inspiration. Mais au niveau des paroisses, nous étions loin du compte. Le Père Donceur le rappelait vigoureusement :

« Depuis vingt ans la paroisse recule, alors que la communauté se réduit de plus en plus à une élite cultivée qui s'isole. Si pure que soit cette liturgie, elle est bourgeoise, elle n'est pas populaire ... Les communautés de ferveur liturgique se sont séparées du peuple ... La masse s'éloigne de plus en plus de la foi...³. »

Partant de son expérience propre, enfin, un militant ouvrier expliquait :

2. Y. CONGAR, « Pour une liturgie et une prédication "réelles" », *La Maison-Dieu* (16), 1948, p. 79.

3. Analyses importantes dans : P. DONCEUR, *Conditions d'une renaissance liturgique populaire*, Lyon: Ed. de l'Abeille (coll. « La Clarté-Dieu », XIV), 1944 ; Mgr L.-A. TERRIER, *Pour un renouveau paroissial*, Lyon: Ed. de l'Abeille (coll. « La Clarté-Dieu », XVI), 1945.

« J'étais chargé de présenter au Christ ce monde ouvrier pour qu'il vienne dans son corps et dans son sang le consacrer et aussitôt que je franchissais la porte de l'église, ce monde ouvrier fuyait loin de moi dans mon cœur ...⁴. »

Une longue expérience pastorale en milieu populaire devait me confirmer la justesse d'un pareil témoignage. Sollicité plus tard de présenter un rapport au Congrès eucharistique de Nîmes, j'intitulai mon intervention : « Le Pain interdit ».

Témoin d'une longue marche :
 « *Le Centre de Pastorale Liturgique* »

Lieu de concertation entre liturgistes et pasteurs, centre de recherches doctrinales dans un climat d'effervescence théologique, le Centre de Pastorale Liturgique [CPL] en France, a grandement contribué à la préparation de la réforme conciliaire de la liturgie. Son originalité fut sans doute de tenter de maintenir le rapport de force entre un mouvement missionnaire, alors en plein essor, et un univers sacramentel et liturgique ragaillardé par un retour aux sources bibliques et patristiques.

D'importants travaux jalonnent une longue marche qui ne fut pas sans obstacles ni sans heurts. Du moins, l'intérêt constant pour des thèmes centrés sur la pastorale sacramentelle et missionnaire témoigne d'intuitions plus tard accréditées par le Concile.

En 1953, à la Session de Yerres, puis au Congrès de Versailles, s'affirme la conviction qu'il n'y a pas de liturgie sans évangélisation, et que leur rapport relève d'un problème de civilisation. A grands traits se dessine la problématique qui n'a cessé d'éclairer expériences pastorales et approfondissement doctrinal⁵.

Fréquemment affirmée, la priorité de l'évangélisation est cependant conçue comme un préalable à la sacramentalisation. Conscients d'une déchristianisation qui remonte à plusieurs siècles,

4. Témoignage cité en entier dans : L. RÉTIF, « Évangélisation et liturgie. Pour l'échange entre liturgistes et pasteurs », *Masses ouvrières* (221), septembre 1965, pp. 31-67, texte aux pages 56-57. Sur la même époque, cf. L. RÉTIF, *J'ai vu naître l'Église...*, pp. 43-48.

5. Sur ces questions et leur évolution, aux ouvrages cités à la note 3, on peut ajouter : *Études de pastorale liturgique* (Vanves, 26-28 janvier 1944), Paris: Cerf (coll. « Lex Orandi », 1), 1944 ; « Évangélisation et liturgie. Sainte-Geneviève de Versailles, septembre 1954 » [Numéro spécial], *La Maison-Dieu* (40), 4^e trim. 1954 ; « Recherches nouvelles de pastorale sacramentelle », *La Maison-Dieu* (104), 1970, pp. 7-150.

mais a pris une ampleur croissante, de nombreux prêtres et militants chrétiens agissent en se désintéressant d'une sacramentalisation embourbée dans un ritualisme qui contrecarre leur témoignage en pleine vie. Simultanément, les prêtres au travail — par deux fois désavoués à Rome — incarnent la mauvaise conscience d'une Eglise pour eux absente du chantier d'un monde en construction. En 1960, les évêques français réaffirment l'urgence d'une intensification de l'effort missionnaire.

Deux pastorales parallèles se développent alors, l'une polarisée par une action apostolique rendue plus lucide, l'autre stimulée par un renouveau liturgique à la recherche de la « vérité » du rite. En 1970 seulement, du moins en France, une expression doctrinale adéquate sera donnée, à une seule et même tâche d'évangélisation, à tous les niveaux de la vie de l'Eglise. L'évangélisation est toujours présente dans le sacrement, le sacrement est déjà présent dans l'évangélisation, dans une Eglise tout entière sacrement du salut du monde⁶. En renouvelant l'expression du rapport Eglise-monde, le Concile permettait non seulement de clarifier des données doctrinales, mais d'ébaucher une compréhension renouvelée de la mission du chrétien. De la Constitution pastorale, nous retiendrons surtout un aspect : quelle est la valeur concrète des signes utilisés par l'Eglise et quelle est la signification du témoignage chrétien aux prises avec l'athéisme contemporain :

« Le premier point de repère de la foi n'est pas, pour l'homme d'aujourd'hui, la célébration des sacrements, c'est l'existence des chrétiens ... comme aussi le témoignage que porte l'Eglise dans son ensemble⁷. »

II. LA DÉMARCHE DU CHRÉTIEN ENGAGÉ

Pas d'évangélisation sans sacrement. Le mot est lâché ; mais dans quel contexte se vit pareille affirmation doctrinale ? Pour le connaître, nous reprendrons ici les approches signalées au début de cette contribution : celle du « militant », celle du « tout-

6. Cf. Mgr R. COFFY, « Evangélisation et sacrement. Rapport au Comité permanent de l'Episcopat français », *La Documentation Catholique* 68 (1581), 7 mars 1971, pp. 231-234.

7. Cf. Mgr R. COFFY et R. VARRO, *Eglise, signe de salut au milieu des hommes...*, p. 28.

venant ». Comment le chrétien actif et conscient ressent-il aujourd'hui cet écartèlement quotidien entre un engagement qui se veut chrétien et une pratique sacramentelle mal assumée ? Et, d'autre part, que demande le « tout-venant » parmi ceux qui « passent par l'église » pour un baptême ou un mariage ?

En confrontant ces deux exigences, il nous est permis d'espérer une meilleure saisie des problèmes que pose l'évangélisation, en une époque où le sacrement est livré à l'incroyance.

Quelle que soit son attitude vis-à-vis de l'Eglise, tout croyant est profondément marqué par son époque, mais sans doute celui qui se veut engagé dans le processus de changement de la société ressent-il plus lucidement le défi qu'un certain humanisme athée lance à la foi chrétienne.

Un athéisme post-chrétien

Manifestement, nous entrons dans un nouvel âge culturel. Un nouveau type d'homme se cherche. Et s'il est marqué, aliéné par son travail — avec une conscience de plus en plus avertie de ses aliénations — l'homme attache de l'importance à tout ce qui relève de la créativité, de l'imagination, de la communication. Il se définit dans des rapports et par ses différences⁸.

Le chrétien engagé ne disserte pas sur ce nouvel âge culturel, il pressent seulement que sa foi est amarrée à une culture, à une éthique qui basculent aujourd'hui. Il constate surtout qu'autour de lui des compagnons considèrent sa foi comme une survivance d'une époque dépassée. Pareil écartèlement, tout inconfortable qu'il soit, aiguise du moins le regard du chrétien sur son Eglise et sur les signes qu'elle lui propose dans les sacrements. Que constate-t-il ?

Un contraste aigu lui apparaît entre le sérieux des exigences, le coude à coude de l'action collective et la torpeur de certaines assemblées liturgiques, l'incognito et la passivité des « fidèles », un symbolisme qui ne va pas de soi, un dépaysement chrétien pour tout ce qui fait sa vie d'homme ou de femme aux prises avec les

8. Ceux qui sont plus attentifs à l'anthropologie contemporaine ne manqueront pas de réfléchir sur l'instance critique que représente le *structuralisme* et la linguistique. Toute notre pensée moderne y est remise en cause, particulièrement la question du signe. *Personnalisme* et *humanisme* apparaissent comme des leurres. Il n'y a plus de sens ultime et initial. Le sens et la signification doivent se refaire. — Pour une initiation sommaire au structuralisme, cf. J.-B. FAGES, *Comprendre le structuralisme*, Toulouse: Privat, 1968.

duretés de la vie comme aussi ses joies profondes. La « vérité » du geste et de la solidarité ne sont pas pareillement ressenties dans ces deux secteurs de vie appelés à s'unifier dans le même être de chair et de sang⁹.

Les sacrements lui paraissent être distribués comme des biens de consommation parmi d'autres. Et sa vie bousculée, fiévreuse, le prédispose médiocrement au genre poétique dont est imprégnée la liturgie des églises. Comment ne rêverait-il pas d'une autre liturgie, jaillie du cœur d'un peuple sacerdotal offrant avec le prêtre, d'un même geste, et dans un dialogue ruisselant du quotidien l'humanité souffrante qu'exprime ce peu de pain et de vin, comme un cri de vérité, un appel et une louange qu'incarne Jésus Christ à jamais¹⁰ !

L'individualisme dans la pratique religieuse, « l'insignifiance » des rites, l'incohérence d'une pastorale sacramentelle « en pièces détachées » ne suffisent pas à expliquer l'abandon de la pratique des sacrements chez les plus engagés des chrétiens. Leur lassitude n'explique pas tout, ni même le contentieux avec les paroisses. Plus que des rites, c'est la « non-signification » de l'Eglise qui porte atteinte à leur foi.

L'Eglise, " signe dressé parmi les nations "

Que la désaffection pour les sacrements soit liée, pour une part, à la désaffection vis-à-vis de l'Eglise, le chrétien engagé le vérifie, tant dans sa vie personnelle que dans l'analyse de l'environnement chrétien. Le rapport entre foi et pratique se distend, les liens entre les comportements religieux et la foi se dénouent. Le christianisme prend figure d'exotisme culturel, du moins en Europe occidentale. On a parlé de « christianisme éclaté »¹¹.

Comment des chrétiens, parmi ceux que heurtent tant de contradictions et de divergences autour de la foi en Jésus Christ, ne se poseraient-ils pas des questions fondamentales, comme celle-ci : que signifie aujourd'hui l'annonce de la Bonne Nouvelle ? Ne se ramène-t-elle pas à une entreprise de récupération de la part d'une institution dont l'influence sur la société est menacée ?

9. Cette unité d'être est à noter. Nous risquons toujours, en effet, un certain dualisme préjudiciable à la foi. La seule comparaison — trop tranchée — entre athées et chrétiens introduit un dualisme qui fausse une réalité plus complexe que nos schémas.

10. Cf. L. RÉTIF, « Évangélisation et liturgie... », pp. 43-44.

11. Cf. M. de CERTEAU et J.-M. DOMENACH, *Le christianisme éclaté*, Paris: Seuil, 1974.

Ce que ressentent ces hommes et ces femmes sur la brèche d'un monde qui défend et conquiert ses libertés les plus fondamentales, c'est l'absence de l'Eglise ou sa quasi inefficacité dans les combats pour humaniser notre terre : L'Eglise est-elle, oui ou non, ferment de libération ? L'Eglise, lieu nourricier de la foi, c'est aussi pour eux épreuve de leur foi.

Et quand l'Eglise affirme à bon droit qu'elle est sacrement de salut, elle accrédite l'importance d'une visibilité qui engage sa crédibilité. En prolongeant et en actualisant le mystère pascal qui récapitule les gestes mêmes du Christ, elle entend rappeler que le Christ est finalement, dans l'économie de l'Incarnation, le seul sacrement.

Signe de l'événement du salut, l'Eglise qui a autorité et responsabilité en matière sacramentelle, se doit de faire en sorte que les sacrements soient effectivement signes de l'Amour de Dieu pour tous. Sacrements pour les hommes, comme « le sabbat est fait pour l'homme ». Tout homme. « Les païens sont admis au même mystère, membres du même corps, bénéficiaires de la même promesse dans le Christ-Jésus, par le moyen de l'Évangile » (Ep, 3, 5-6). Ces vérités traditionnelles, le militant les pressent comme fondamentales à une évangélisation réaliste et authentique, mais il redoute que dans son enseignement l'Eglise ne se réfugie dans le discours. Il se veut responsable et actif jusque dans le refus d'un compromis entre deux formes d'Eglise en tension : il récuse la tendance à restaurer un ancien état de choses, avec une mentalité restée, par plus d'un point, préconciliaire ; il se veut partie prenante d'une Eglise à naître sous des traits qui rendent crédible son témoignage.

Qu'il ait ou non pris quelque distance envers les sacrements, qu'il avoue avec le temps « perdre la foi », le chrétien engagé suit avec intérêt et quelque espoir les mutations en cours de l'Eglise, trop lentes à son gré. Le chrétien d'aujourd'hui est en transit, sa foi est en état de siège. Sous ses yeux et avec sa participation, et tout en vivant Pâques dans la nuit de la foi, l'Eglise fait un passage décisif :

- d'une Eglise pyramidale à une Eglise restructurée à la base ;
- d'une Eglise occidentalisée à une Eglise universelle, ouverte à la diversité des cultures et des cheminements de la foi ;
- d'une Eglise triomphaliste, souvent compromise avec le pouvoir, à une Eglise ferment de libération.

L'un des secteurs clé de ces mutations est précisément celui qui relève de l'engagement chrétien « dans le monde de ce temps ».

Engagé sur le chantier du Père

Dans une récente rencontre entre chrétiens qui s'interrogeaient sur le rapport entre évangélisation et sacrements, nous avons pris comme thème de notre journée cette simple question : Ne travaillons-nous pas à notre compte sur le chantier du Père ? C'est ce qui me paraît résumer au mieux, en termes de tous les jours, les affinités profondes entre sacrements et engagement chrétien.

Toute action qui se veut chrétienne se réfère essentiellement à un Projet de Dieu, celui qu'il réalise en Jésus Christ sous l'inspiration de l'Esprit. Œuvrer en chrétien, c'est reconnaître cette initiative en Eglise, rendre grâces en agissant sous la mouvance de l'Esprit, là où la vie nous a placés. Les sacrements ne sont pas de simples moyens, plus ou moins facultatifs et occasionnels, pour nous aider à vivre la foi, mais les repères fondamentaux d'une existence filialement engagée sur le chantier du Père.

Rappelons brièvement les fondements de l'engagement chrétien.

Il s'origine au baptême. Mais le baptême est inséparable des deux autres sacrements d'initiation que sont la confirmation et l'Eucharistie. Trois sacrements pour un seul mystère, une même mission, dans un même Esprit (1 Co 12, 13).

Comment comprendre le témoignage autrement qu'à travers le prisme des sacrements qui en sont le sceau ! Cette plongée en pleine vie (selon la signification même du baptême), ces ruptures inévitables pour le militant que le sacrement confirme dans sa mission, authentifient dans la communauté-Eglise, ce corps à corps avec la matière, des luttes quotidiennes transfigurées dans le mystère pascal.

Tous les sacrements culminent dans le mémorial de la mort-résurrection du Christ qu'est l'Eucharistie. Le Christ y transfigure divinement ce que l'homme transforme humainement. Tout est don de Dieu, tout vient de Dieu et doit retourner à Dieu. L'homme partagé, l'homme meurtri, seul contre tous, comment ne célèbrerait-il pas dans l'action de grâces le don de Dieu et le travail des hommes : « J'en fais mon affaire dit Dieu : ceci est mon corps ». C'est toujours l'Alliance qu'actualisent les sacrements. Ils rassemblent le peuple de Dieu, en se référant aux gestes du Christ qui nous fait signe. L'Alliance inaugure un monde nouveau dont personne n'est exclu. Tous les hommes vivent en régime sacramentaire. Comment ne pas déplorer que tant d'hommes et de femmes désireux d'Evangile se détournent des sacrements considérés comme « insignifiants » alors que ceux-ci transfigurent la

marche en avant des peuples, transcendent l'histoire et illuminent le sens du quotidien !

“ *Faits témoins* ”

L'enjeu des sacrements dans la vie concrète du chrétien est tel qu'ils sont habilités pour authentifier son action et valoriser pleinement son témoignage. Mais si autrefois il allait de soi que le sacrement engendrait l'engagement, aujourd'hui, pour le chrétien engagé, l'engagement ouvre sur le sacrement.

L'action de l'homme rejoint l'acte même du Christ, par la médiation de l'Eglise. Cette action, qui traîne ses impuretés faites d'activisme, de zizanies, de partis-pris comme de découragements, reçoit de l'irrigation des sacrements une vérification, une purification et un exhaussement qui transfigurent la réalité qu'elle incarne.

Une sacramentalité, diffuse dans la création tout entière, confère aux réalités profanes, à l'existence même, une signification et une portée bien au-delà de leur matérialité. Le mystère de la création irradie le mystère de Dieu. Quelle catéchèse rendra tangible la palette des dons de Dieu ainsi répandus en surabondance comme la vie ! Quels sont les « militants » sur la brèche dont la foi est alimentée d'une pareille vision de l'univers sacramentel ! Une sacramentalité à divers niveaux et modes d'expression : la dimension naturelle de la création, la sacramentalité historique des « hauts-faits » de Dieu incarné en Jésus Christ, celle, liturgique, qu'actualisent les sept sacrements de l'Eglise, enfin un témoignage chrétien à forme sacramentalisée.

L'univers sacramentel dévoile de larges horizons : *une convocation* de Dieu qui par le truchement de quelques-uns s'adresse à l'humanité tout entière ; *une réconciliation* que chaque sacrement réaffirme et appelle : « Dieu nous a réconciliés avec lui dans le Christ » (2 Co 5, 18) ; *une libération* dont la Parole de Dieu révèle la démesure et le sacrement la complicité divine. Aventure d'une liberté prodigieuse à la gloire de l'homme en même temps que don de Dieu.

« Vivre l'inespéré », suggère frère Roger, au Concile des Jeunes de Taizé. Les sacrements sont les « révélateurs » de cette vie-là que chacun espère en secret sans trop la croire possible. Le sacrement va au-delà de l'expérience humaine, si valable soit-elle. Il accompagne pas à pas l'homme en devenir d'humanité, à toutes les étapes d'un cheminement abrupt et solidaire, dans sa croissance comme dans ses meurtrissures. Il réactualise le mémorial

du Ressuscité, en lien avec une communauté qui est lieu de salut. Son instance critique révèle à l'Eglise et à chacun ce qu'ils ne sont pas encore.

Tel apparaît le témoignage de la foi, quand il est nourri aux sources de la Parole et du sacrement : l'émanation d'une vie devenue signe du salut, sans autre visée qu'une vérité de vie, avec des choix, des risques, des convictions qui laissent deviner un mystère caché, suscitent des interrogations, nouent un dialogue parfois jusqu'à la confession explicite de foi¹². Cette vie-là célèbre le Dieu qui sauve, sans trop dire son Nom, et rejoint une longue tradition, celle de la première communauté chrétienne.

Dès lors se vérifie ce que nous appelons le « témoignage ». En termes bibliques, le témoin est celui qui a vu et entendu, contemplé et comme touché ce dont il porte témoignage (1 Jn 1, 1-2).

« Faits témoins », dit l'Ecriture. C'est une mission dont on s'acquitte, en lien avec l'Eglise. N'est réellement témoin du Christ que celui qui vit du Christ, nul ne saurait s'en prévaloir.

D'une vie évangélique on peut dire qu'elle suscite une rumeur, comme celle qui précédait Jésus en Galilée, au dire de saint Marc. Rumeur qui suscite un espoir, aujourd'hui encore en un temps de désarroi fondamental. L'espérance est finalement ce que des chrétiens peuvent apporter d'original et d'irremplaçable à leurs contemporains, comme le sacrement vivant d'une présence et d'un secret de vie qui transfigurent le quotidien.

Nouvelle problématique

Si le sacrement est révélateur d'un témoignage authentique pour le chrétien conscient des exigences de sa foi, c'est aussi pour l'Eglise un enjeu d'évangélisation qui se présente dans un tout autre contexte qu'autrefois. Sous l'angle doctrinal, Vatican II a renouvelé la conception des rapports « monde-Eglise-Royaume ». Mais dans sa pastorale, l'Eglise est loin de maîtriser les conséquences d'un changement d'attitude affectant spécialement l'anthropologie.

L'évangélisation en Eglise, tout comme le témoignage, supposent analyses et recours aux sciences humaines. Il s'agit de revaloriser le sens des sacrements par rapport à l'homme lui-

12. Dans leur vie et leur activité, les disciples du Christ, liés intimement aux hommes, espèrent leur présenter le vrai témoignage du Christ et travailler en vue de leur salut, même là où ils ne peuvent annoncer pleinement le Christ (cf. CONC. VAT. II, Décret *Ad Gentes*, n. 12).

même, tout comme en référence au Christ¹³. Et ce que l'homme d'aujourd'hui refuse, plus qu'à tout autre époque c'est d'être « manipulé » par des rites au profit d'idéologies religieuses. Nous verrons plus loin, à ce sujet, s'il nous faut « évangéliser » la religion.

Mais quelles que soient les distances culturelles entre le symbolisme religieux et nos contemporains, la redécouverte de la fête, la nostalgie de la gratuité, « l'imagination au pouvoir », la persistance de la poésie sont autant d'harmoniques pour une célébration de la vraie vie en Dieu, dans son originalité propre.

A côté des mutations culturelles, un autre secteur-clé dans l'Eglise d'aujourd'hui se situe dans *La pratique chrétienne de la politique*¹⁴.

Si l'ouverture politique est manifeste chez les catholiques aujourd'hui, en fait, elle suscite plutôt l'intérêt que l'engagement. Du moins les chrétiens sont-ils plus lucides sur les risques des compromissions de l'Eglise avec le pouvoir civil. Et l'emprise idéologique de l'Eglise reste encore puissante, même si décroît son influence directe dans la politique des peuples. Des questions éprouvantes comme la lutte des classes méritent son attention et son esprit de discernement.

Trois propositions peuvent résumer les présentes recherches des chrétiens en matière politique : — la foi ne peut se vivre hors de l'analyse politique ; — la foi nous pousse à l'action politique ; — pas de comportement politique qui soit une simple déduction de la foi.

Ce que nous savons mieux qu'hier, c'est aussi que toute foi est acculturée, c'est-à-dire reçue, traduite, exprimée au travers d'une culture comme aussi d'une idéologie, mais la foi est autre que l'idéologie, elle n'est pas du même ordre. La foi conteste dans l'idéologie ce qui s'apparente à l'idolâtrie. Aucune idéologie ne peut être un absolu pour le chrétien, mais l'Evangile n'est pas neutre pour autant. Ni l'évangélisation, ni la pastorale sacramentelle n'ont aujourd'hui une praxis adaptée à cette nouvelle problé-

13. Voir à ce sujet la présentation d'une piste actuelle de recherche : « Anthropologie sacramentelle » [Numéro spécial], *La Maison-Dieu* (119), 3^e trim. 1974.

14. Cf. R. HECKEL et A. MANARANCHE, « Politique et foi », *Cahiers de l'Action religieuse et sociale* (11-12), 1^{er} et 15 mars 1971 ; Mgr G. MATAGRIN, *Politique, Eglise et foi* [Lourdes 1972. Rapport et études présentés à l'Assemblée plénière de l'Episcopat français], Paris: Centurion, 1972 ; Jacques DUQUESNE interroge Mgr Gabriel MATAGRIN, *Un nouveau temps pour l'Eglise*, Paris: Centurion, 1973.

matique. Le Concile, par contre, a eu des intuitions fondamentales qui ouvrent la voie à un renouveau décisif.

Il nous reste à aborder plus succinctement l'autre face d'une même approche : la démarche d'une masse de personnes qui « passent par l'Eglise » dans le but de sacraliser les grands moments de leur existence.

III. LES REQUÊTES DU « TOUT-VENANT » FAUT-IL ÉVANGÉLISER LA RELIGION ?

Ceux que nous avons en vue sont souvent désignés sous le qualificatif de « tout-venant ». C'est-à-dire, selon le dictionnaire : « tout ce qui vient, tout ce qui se présente ». Entendre ce terme comme péjoratif serait contredire le choix préférentiel de Jésus de Nazareth qui s'est fait leur familier, et contrevenir à la mission de l'Eglise qui reconnaît comme sien tout homme de bonne volonté. Manifestement, aujourd'hui, ce n'est pas l'Eglise qui manque aux « pauvres », ce sont les « pauvres » qui manquent à l'Eglise. Et l'incohérence de la pastorale, « l'insignifiance » de l'Eglise les atteint tout autant que les chrétiens plus conscients, même si leur démarche contribue à fausser les rapports entre évangélisation et sacrements.

Les contradictions présentes sur ce sujet nous semblent les suivantes : une sécularisation croissante dans l'Eglise et un retour sensible au sacré dans le monde ; une désaffection généralisée à l'égard des sacrements et de l'Eglise, en même temps qu'un attachement tenace à des rites fondamentaux ; enfin, l'esthétisme d'une réforme liturgique face aux requêtes du « catholicisme populaire ». La pesanteur d'un régime de sacramentalisation contrarie les consignes d'évangélisation.

D'une récente enquête auprès de responsables parisiens de la pastorale sacramentelle il ressort en passif :

L'image que l'Eglise donne d'elle-même devient obstacle entre l'annonce de Jésus Christ et les hommes. Rares sont les catéchumènes adultes issus d'un engagement humain. Prêtres et laïcs rechignent de plus en plus à la célébration de sacrements qui ne soient pas sacrements de la foi. Certains prêtres ont pris leur parti d'une certaine léthargie liturgique.

Ces responsables constatent que la foi vire à l'idéologie, ... avec des chrétiens passés de l'obéissance à la résignation. « Ils ne partiront pas ... C'est l'Eglise qui les aura quittés. »

Catholicisme populaire

Débat redoutable que celui du catholicisme populaire. Questions plus complexes qu'il n'y paraît trop souvent et que la polémique risque d'embrumer davantage. Du moins nous introduit-elle au cœur de notre recherche. Relèvent du catholicisme populaire ces pratiquants occasionnels d'un dimanche des Rameaux, ces habitués des fêtes saisonnières folklorisées d'une nuit de Noël ou d'un jour de Toussaint, ces masses de baptisés respectueux des traditions et de rites jalonnant les grands moments de l'existence.

L'expression « catholicisme populaire » entend souligner un certain rattachement à l'Eglise lors des grands moments, mais aussi un catholicisme véhiculé par une culture populaire liée à la religion. Le sentiment religieux et les traditions familiales voisinent avec des croyances et des pratiques qui laissent libre jeu à la religiosité et même à la superstition. La festivité est ici — selon l'étymologie du mot — le lieu du sacré. Elle contraste avec les interdits de la vie ordinaire, mais aussi traduit malhablement des aspirations enfouies au plus profond de l'homme.

Nous retrouvons là les rapports qui sous-tendent l'évangélisation sacramentelle : chrétienté et pays de mission, religion et foi, sacrements et vie, Eglise-monde. Le risque serait de traduire en termes de dilemme ce qui relève d'une dialectique en tension féconde et dynamique. Pas plus que la masse ne peut être opposée à l'élite, pas plus l'Eglise « cette part d'humanité qui demeure tendue vers le Royaume qui vient » (Mgr Coffy), ne se confond ni ne s'oppose au monde.

Ces manifestations religieuses de « saisonniers » tiennent aussi à des conditions de vie économique et politique hors de la sphère du religieux. En voici une illustration particulièrement suggestive :

En Amérique latine, le catholicisme populaire prolifère comme à l'état pur. Sans commune mesure avec le nôtre, il met en relief certaines analogies économique-religieuses¹⁵.

15. Des sociologues brésiliens définissent le *catholicisme populaire* par la prééminence de la dévotion sur la vie sacramentelle. Le terme « populaire », au lieu de désigner une couche sociale déterminée, s'opposerait à « doctrinal ». J'ajoute, pour avoir vécu de longs mois parmi les Indiens, qu'à mon avis nous ne sommes pas aptes à porter un jugement de valeur sur pareil catholicisme, faute de critères d'herméneutique et pour être nous-mêmes conditionnés par notre culture occidentale. Cf. M. MARZAL, « Religions populaires d'Amérique du Sud », *Recherches de science religieuse* 63 (2), avril-juin 1975, pp. 215-242.

Le syncrétisme religieux là-bas, vient de l'amalgame d'une religion apportée de l'étranger (à l'époque des conquistadors qui baptisaient de force) avec des croyances ancestrales enfouies dans le subconscient de ces peuples. Processions théâtrales, incantations, spiritisme afro-brésilien, etc.

Leur religiosité passive peut être considérée comme le reflet de ces formes d'esclavage moderne : l'ignorance, la faim, la misère, etc. Sur ce terreau de déchets peut germer une floraison du plus pur évangélisme : « Profondément religieux ... ils expriment leur foi avec simplicité, ... en gestes, rites et cérémonies populaires qui ne correspondent pas à nos modèles intellectuels ». Un vent de libération pourrait bien devenir, là-bas, un souffle de Pentecôte.

Rites sociaux de passage

Il existe un malentendu fondamental entre les demandeurs de rites et l'Eglise. Les sacrements qu'offre l'Eglise présupposent la foi en Jésus Christ. La démarche faite répond à un besoin du sacré. L'homme a besoin de rites, et la vie en société en est jalonnée : Des jeux olympiques, un meeting politique, une manifestation officielle ou des retrouvailles familiales célèbrent la vie aux mille facettes. Protection contre l'angoisse, intégration dans une société, émanation culturelle d'un milieu social donné, expression d'une religion naturelle, les rites survivent aux croyances. Le même geste qui est destiné à la reconnaissance d'un mystère de Dieu, l'eau du baptême par exemple, consacre en fait l'accès dans le cercle familial et par là dans la société. Des sacrements accrédités pour fonder l'immersion dans la mort-résurrection du Christ ressuscité, ritualisent en fait les temps de « passage » à la vie et à la mort humaine. Le sacrement, qui se voudrait « Passage » du Seigneur, accès au Père, n'est alors qu'un « passage à l'église », le lieu d'un rendez-vous manqué. Il sert de caution au sacré.

L'Evangile a désacralisé le monde gréco-romain où tout était sacré. Aujourd'hui, tout affranchi qu'il paraisse des tabous anciens, l'homme moderne est en quête d'une puissance mystérieuse qui fait vivre et protège son bonheur. Hier, le soleil, l'eau, le feu, le sang, aujourd'hui le dollar, le pétrole, la technique, la classe ou le parti. Un monde saturé de sacré ignore que l'Evangile est, aux dires de saint Paul, « une puissance de salut donnée par Dieu pour ceux qui croient ».

Ce que demandent à l'Eglise ceux qui cherchent une instinctive protection, c'est essentiellement de sacraliser la naissance et la sexualité. Et la religion qu'ils revendiquent n'est qu'une technique d'utilisation de l'énergie sacrée. On comprend dès lors que

des gens se sentent frustrés dès qu'un prêtre semble suspecter leur démarche en vue d'un baptême ou d'un mariage à l'Eglise.

Il est sans doute regrettable que l'Eglise offre un sacrement là où l'on ne demande qu'une « cérémonie », mais il serait peut-être plus préjudiciable de sembler porter atteinte à ce tréfonds de l'homme qui veut être reconnu et respecté jusque dans sa mort. Un homme qui pressent plus qu'il n'analyse qu'aux quatre saisons de l'existence il est des rites qui dépassent l'homme.

Mais l'Eglise est-elle gardienne du sacré ? Pourra-t-elle continuer à tenir ce rôle religieux dans un avenir où l'évangélisation devra prendre ses distances, au nom de l'Evangile à l'égard du religieux et d'un certain déisme latent ? Doit-elle « évangéliser la religion ? »

Prenons pour exemple les sépultures religieuses, encore nombreuses. Les « paroissiens » occasionnels y sont souvent plus réceptifs qu'il n'y paraît aux rites et au message chrétien de la mort. C'est au plus profond d'eux-mêmes qu'ils se sentent interpellés.

L'Eglise, disent les sociologues, est la seule à célébrer la mort dans une civilisation qui l'écarte, tout en étant hantée par sa réalité implacable. Et ils ajoutent que l'Eglise doit continuer à assumer cette tâche ; sans quoi les conséquences psychologiques seraient graves pour l'homme.

De son côté l'Eglise s'interroge : en quel contexte les prêtres de milieu urbain sont-ils amenés à ces célébrations ? Le prêtre ne connaît pas la famille et les participants ne constituent pas une assemblée de prière. On est souvent en droit de se demander s'il y a là autre chose qu'une sacralisation qui relève de la simple religion naturelle. Le nouveau rituel insiste d'autre part fort justement sur le mystère pascal et l'aspect communautaire. Ce qui creuse un peu plus le fossé entre le geste de l'Eglise et l'intention des demandeurs. Et chacun a de part et d'autre le sens des profondes réalités engagées dans ce moment si douloureux. Mais si on laisse aller les choses ainsi, elles ne peuvent que se détériorer et contribuer parfois à la paganisation d'un des rares moments où affleure le sens de la destinée humaine.

Nous en restons ici aux sépultures les plus anonymes et non à celles qui suscitent un rassemblement de communautés, fût-ce celles de « peu croyants » qui ont à exprimer des solidarités et un don effectif. Certaines sépultures sont des hauts-lieux de fraternité et de vérité vécue solidairement.

Que faire ? Doit-on chercher dans la pastorale du baptême et du mariage à valoriser des délais ? Certains pays sont amenés à

le faire par nécessité, à cause du climat ou des distances : on se regroupe plus tard, pour prier et se souvenir d'un être aimé. Faut-il confier à des communautés chrétiennes des veillées de prière à domicile, sans passer par l'Eglise ? La question est posée ici ou là. Les solutions sont difficiles, complexes, et seront lentes à se dégager de traditions ancestrales et du coefficient affectif dont elles sont chargées.

Sans doute est-ce seulement après d'autres purifications, d'autres décapages que l'on pourra célébrer en vérité un mystère qui fait corps avec le sens même de la vie... S'il est souhaitable qu'un jour les pouvoirs civils donnent un sens humain et non seulement juridique à ces démarches, il restera toujours à l'Eglise un rôle original près des croyants. Ainsi de vraies et redoutables questions sont posées à la pastorale sacramentelle. Mais aussi une recherche théologique ardue sans laquelle la pastorale se dévalue. L'univers sacramentel a ses dimensions propres.

IV. JALONS SUR LA ROUTE

En abordant, comme nous l'avons fait, la problématique nouvelle d'une évangélisation sacramentelle, nous respectons la diversité des situations et des mentalités, chez des « croyants » en réalité plus diversifiés qu'il n'y paraît.

Nous pourrions dire que l'univers sacramentel comporte quatre dimensions : un espace, un temps, un lieu et un dynamisme qui lui est propre. Nous tentons de baliser ainsi le tracé d'un devenir de l'Eglise, pour qui un très grand possible commence. Mais il faudra longtemps pour poursuivre des analyses rigoureuses, une réflexion à l'écoute de l'expérience, une confrontation décapante avec les sciences humaines, jointe à une intelligence cordiale de notre temps et une humble attente des voies de l'Esprit.

Un espace sacramentel

Appelons ainsi l'attitude pastorale de liberté, d'accueil et de vérité que requiert aujourd'hui le sacrement. Au lieu de s'enfermer dans de faux dilemmes entre sévérité et indulgence, courage et discipline, recevons le demandeur tel qu'il est, avec ses aspirations réelles. Les questions sont radicales : quelle foi, quel baptême, pour quelle Eglise ? Mais il faudra inventer et laisser mûrir les réponses au creux d'un patient dialogue. A notre avis,

la vérité de l'accueil et du sacrement est liée aux réponses que l'Eglise entend donner dans sa praxis à ces interrogations du monde moderne : foi et liberté, foi et religion, foi et politique.

“ Prendre le temps d'entrer en sacrement ¹⁶ ”

L'une des attitudes les plus néfastes pour la vérité des sacrements est donc la politique du « tout ou rien ». Souvent, il est vrai, les demandes faites à l'Eglise ne correspondent pas à ce que signifie le sacrement, et les sacrements s'organisent les uns par rapport aux autres.

Or, l'économie sacramentelle et la pastorale qui en découlent ont été fixées à une époque qui avait une tout autre conception du temps. Celui-ci relevait alors d'un ordre supposé immuable dans une civilisation de type agricole. Tout autre est la façon de mesurer le temps à notre époque, où la notion de relativité a une place prépondérante.

Pour les chrétiens d'aujourd'hui, l'accent est mis sur la quotienneté du mariage ou du ministère presbytéral par exemple. Grâce au renouveau de la théologie biblique, l'Eglise s'affirme signe de Dieu dans une histoire de Salut. Le chemin est tracé pour déployer les sacrements dans le temps d'une vie et d'une histoire d'homme, dans la diversité des cheminements.

Sous nos yeux s'ébauche une pastorale sacramentelle qui épousera le temps et les événements du temps. Si tâtonnante soit-elle, ses fondements s'enracinent dans la tradition théologique la mieux établie. Et c'est une chance pour une évangélisation « en esprit et en vérité ».

Les mutations culturelles d'aujourd'hui font privilégier les exigences de la liberté et du facteur temps. Quelles que soient les modalités diverses des réalisations, les motivations sont identiques : réapprendre la durée, accompagner le demandeur, même « mal croyant » dans son cheminement. Ceci vaut à un titre particulier pour les jeunes ¹⁷. Une saine initiation aux sacrements

16. Pourquoi les sacrements ? Parce que le temps passe. Le Christ fait homme n'a pas pour autant arrêté le temps. Par les sacrements, le « je suis » du Christ est dit au long des âges et au long de la vie de chacun. Il n'y a pas plus de « en ce temps-là », « en ce temps-ci ». Jésus est à jamais présent à son Eglise et dans le cœur des hommes.

17. Le manifeste de l'Aumônerie catéchuménale développe ce sujet à partir d'une expérience collective en milieux de jeunes. On ne sera jamais assez attentif aux exigences et aux allergies des jeunes. Ils ressentent plus

supposerait un pluralisme de disciplines sacramentaires, selon les milieux et les mentalités¹⁸.

Les diverses voies d'accès au baptême d'enfants, la célébration de mariages non sacramentels, la situation des divorcés-remariés dans l'Eglise : autant de questions brûlantes ou d'essais tentés pour approfondir et resituer les actes de notre vie en Eglise¹⁹.

Lieux sacramentels

Une enquête récente montrait une régression dans les demandes de délais pour le baptême des enfants, sans doute parce que manque le lieu fondamental de l'Eglise, peuple de Dieu : des communautés vivantes. Mais là encore des espoirs sont permis,

que quiconque le phénomène de rejet et les attirances d'un nouvel âge culturel. Ils posent à l'Eglise d'aujourd'hui les questions de demain. Cf. P. CASTEL, « L'affaire de l'aumônerie catéchuménale », *Informations Catholiques Internationales* (480), 15 mai 1975, pp. 8-10, 22.

18. Sur ce sujet, voir la position de J. MOINGT [« L'initiation chrétienne des jeunes. Pour une rénovation de la pastorale sacramentaire », *Etudes*, mars 1972, pp. 437-454, avril 1972, pp. 599-613, mai 1972, pp. 745-763] et l'analyse qu'en fait Ch. PALIARD, « L'initiation chrétienne des jeunes », *La Maison-Dieu* (112), 1972, pp. 96-111.

19. Parmi les nombreuses questions que soulève la pastorale actuelle du mariage, nous en dégagerons quelques-unes :

— Pour être comprise dans sa signification exacte, l'expérience de Lugny (diocèse d'Autun) demande une information à bonne source : cf. *Revue diocésaine d'Autun*, n. 6, décembre 1974 ; M. TUINGA, « Le mariage chrétien aujourd'hui », *Informations Catholiques Internationales* (480), 15 mai 1975, pp. 17-18.

— Le mariage des baptisés non croyants rencontre des difficultés pratiques et théoriques. Bien souvent, lorsque le couple se présente au prêtre la date du mariage est déjà fixée.

De plusieurs côtés, on remet en cause l'identification absolue « contrat-sacrement » pour le mariage de tous les baptisés et on souhaite une revalorisation du mariage civil.

Sur ces points, cf. J. MOINGT, « Le mariage des chrétiens », *Recherches de science religieuse* 62 (1), 1974, pp. 81-116. — *Foi et sacrement de mariage. Recherches et perplexités*, Lyon/Paris: Chalet, 1974 ; Th. REY-MERMET, *Ce que Dieu a uni...* Le mariage chrétien hier et aujourd'hui, Paris: Centurion (coll. « Foi chrétienne »), 1974 ; R. BÉRAUDY, « Mariage des baptisés non croyants. Livres récents », *Notes de Pastorale Liturgique* (115), avril 1975, pp. 64-66.

— Au dossier de la pastorale des divorcés remariés, que nous avons élaboré il y a quelques années [L. RÉTIF, « Les divorcés remariés ont-ils leur place dans l'Eglise », *Réponses chrétiennes* (6-7), février-mars 1968], on ajoutera l'ouvrage collectif : *Mariage et divorce* (Recherches de science religieuse), Paris, 1974.

avec l'importance croissante de petits groupes, des plus diversifiés, du groupe charismatique au regroupement fondé sur des affinités culturelles ou politiques²⁰. Ces petites communautés tendent à devenir (et les mouvements d'Action catholique les imitent) des « *tenant-lieu* » d'*Eglise*, jusqu'au partage habituel du Pain eucharistique. Souvent par nécessité des assemblées sans prêtres se forment autour de la prière et de la Parole de Dieu. Et la paroisse se cherche un second souffle, non sans tiraillements²¹.

Au Pérou, il m'a été donné d'être le témoin émerveillé de Communautés, surgies du milieu des plus démunis, sans prêtres ou presque, mais animées du plus pur évangélisme. La Bonne Nouvelle est annoncée par les pauvres. Sans doute, à partir d'une diversité reconnue se préciseront les différents types d'expérience ecclésiale. Des ministères nouveaux surgiront de cette prise de conscience collective — *moins une redistribution des ministères qu'une restructuration des tâches*²².

Au cœur de ces mutations en cours, les prêtres ressentent, comme les militants, la tension entre sacramentalisation et évangélisation. A la recherche de leur propre identité, ils sont acculés à des solutions pastorales qu'ils réprouvent, conscients de l'ambiguïté des démarches qu'ils accèdent. Pour que les prêtres retrouvent ce rôle de catalyseurs et de rassembleurs, encore faudrait-il poser les vraies questions :

- S'agit-il, par exemple, de dégager des tâches cultuelles et sacramentelles des prêtres sollicités pour des ministères de type « Action Catholique » ? Ou d'une nouvelle répartition de tous les ministères entre les membres du Peuple de Dieu ?
- S'agit-il de confier à quelques chrétiens le soin de suppléer à l'absence du prêtre, ou de favoriser l'accès au sacerdoce ministériel

20. Cf. L. RÉTIF, *J'ai vu naître l'Eglise...*, pp. 211-224.

21. Il conviendrait, au niveau des structures, de recadrer l'évangélisation sacramentelle dans le rôle respectif de la paroisse, du catéchuménat et de la mission. A la paroisse, communauté de baptisés, revient l'approfondissement de la vie baptismale. A la communauté catéchuménale, l'initiation à la foi du « cherchant Dieu ». A la communauté missionnaire, l'annonce de l'Évangile aux non-chrétiens.

22. Cf. *Tous responsables dans l'Eglise*. Le ministère presbytéral dans l'Eglise tout entière « ministérielle » [Lourdes 1973. Réflexions de l'Assemblée plénière de l'Épiscopat], Paris: Centurion, 1973. Commentaires dans : « Mission de l'Eglise et ministères » [Numéro spécial], *Vocation* (264), octobre 1973 ; « Visages nouveaux du prêtre de toujours », *ibid.* (266), avril 1974. — Voir aussi, P. BONY, E. COTHENET, J. DELORME *et al.* sous la direction de J. DELORME, *Le ministère et les ministères selon le Nouveau Testament*. Dossier exégétique et réflexion théologique, Paris: Seuil, 1974.

de laïcs mariés qui auront à inventer de nouvelles formes de vie sacramentelle dans une nouvelle « Eglise locale » ?

Dynamisme propre

Si l'existence tout entière est sacramentelle, il importe que le chrétien en dévoile la signification. Si la foi n'est pas un à-côté de la vie mais son accomplissement, il importe que soit connu le Nom de Celui qui lui insuffle sa dynamique propre. L'évangélisation, la Parole, le sacrement, inséparablement.

L'évangélisation, c'est l'aujourd'hui de l'Évangile, cet Évangile qui ouvre l'homme à des horizons insoupçonnés, à un monde qui lui vient d'ailleurs, à un Autre. A l'évidence l'Évangile déborde le religieux, le purifie, l'exhausse. Il serait puéril de pourchasser au nom de la foi toute manifestation d'une religion naturelle incarnée dans les instincts religieux de l'homme. Il s'agit d'assumer la religion dans la foi.

Ce dynamisme propre au chrétien, c'est l'Esprit Saint, source de cette expérience spirituelle qui unifie les choses de la vie et les choses de la foi. Sous sa mouvance, l'homme est transparence de Dieu, avec lui l'homme donne à ses gestes quotidiens d'être présacramentels, et sa vie revêt un caractère pascal, mystère de vie et de mort, révélateur du vrai mystère de l'existence humaine.

Tel est l'horizon d'une évangélisation en symbiose avec une sacramentalité qui fait corps avec la vie. Dans un univers de signes, le chrétien est un vivant qualificatif dont le cœur a envie de crier Jésus Christ et dont l'existence fait signe, en Eglise. A lui de vivre de telle sorte que d'autres sachent un peu mieux pourquoi ils luttent, pourquoi ils vivent et pourquoi ils meurent.

Louis RÉTIF.